

De la poétique des ruines à la politique des ruines

Paris en ruines. Du Paris haussmannien au Paris communard
d'Éric Fournier. Imago, 279 p.

Claudia Bouliane

Numéro 223, novembre–décembre 2008

Pour la sociocritique : l'École de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16747ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouliane, C. (2008). De la poétique des ruines à la politique des ruines / *Paris en ruines. Du Paris haussmannien au Paris communard* d'Éric Fournier. Imago, 279 p. *Spirale*, (223), 25–27.

De la poétique des ruines à la politique des ruines

PARIS EN RUINES. DU PARIS HAUSSMANNIEN AU PARIS COMMUNARD
d'Éric Fournier

Imago, 279 p.

par CLAUDIA BOULIANE

De 1853 à 1870, le baron Haussmann éventre de multiples quartiers de Paris pour faire place à de nouveaux boulevards. Cette transformation ne se conclut pas avec la fin du Second Empire. Au contraire, non seulement les travaux entamés par Haussmann sont poursuivis par la nouvelle République, mais des destructions guerrières et des chambardements urbains populaires succèdent aux importants aménagements édilitaires. Les bombardements prussiens de 1870-1871 dévastent de nombreux quartiers du Paris assiégé. Immédiatement après la signature de l'armistice, ce sont les Parisiens eux-mêmes qui, dans un retournement insolite de la situation antérieure, incendient leur propre ville alors que la canonnade versaillaise fait rage. Plusieurs bâtiments hautement symboliques, dont l'Hôtel de Ville et les Tuileries, disparaissent dans les flammes de la Commune. Sur les ruines fumantes de la capitale s'élèvent de nouveaux chantiers — de reconstruction cette fois — qui se maintiennent sur le sol parisien jusqu'en 1883 (fin du déblaiement des Tuileries), sans compter les ruines du palais d'Orsay qui sont « oubliées » jusqu'en 1900. Ce n'est qu'à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900 que les Parisiens peuvent souffler un peu et s'initier en compagnie des touristes à la lecture des signes du Nouveau Paris.

Ces événements historiques, élaborés et commentés de diverses façons — sinon ressassés et salés *ad nauseam* d'anecdotes canoniques — par une pléthore de critiques (tous domaines des sciences sociales confondus), peuvent-ils encore être l'objet d'un ouvrage stimulant ? Est-il possible d'éviter l'écueil de la redite, est-il envisageable de couper au calfeutrage d'une faille laissée béante par Walter Benjamin lorsqu'on écrit aujourd'hui sur les transformations de la ville de Paris au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle ? Éric Fournier a réussi le coup avec *Paris en ruines. Du Paris haussmannien au Paris communard*. Dans son premier ouvrage, issu de sa thèse, cet historien s'attaque à l'étude des chambardements parisiens sous l'angle revitalisant de l'histoire culturelle des représentations et des sensibilités. Il y conduit une analyse rigoureuse de sources variées (textes littéraires, journaux intimes, correspondance, iconographie), en privilégiant toutefois quelques témoignages particuliers, dans la lignée des microhistoriens. Cette étude des « pratiques effectives et quotidiennes » de l'espace urbain, pour emprunter une expression de Michel de Certeau sur les théories duquel Fournier s'appuie tout au long de son *Paris*, permet de restituer l'immense portée, diluée par des décennies de fades exposés, des bouleversements urbains majeurs qui ont frappé l'imaginaire social en France et constitué un objet de fascination pour la littérature.

Dès lors qu'on se penche sur l'aspect concret de cette période historique, sur l'expérience des individus qui l'ont vécue et racontée dans leurs mots, on comprend que, trente ans durant, la vie quotidienne des Parisiens a été profondément perturbée par la modification de leur environnement urbain ; que, trente ans durant, les habitants de la capitale française ont

eu jour après jour sous les yeux les vestiges décaïs d'un passé trouble encore très présent dans l'imaginaire collectif ; que, trente ans durant, les citadins de Paris ont cohabité avec les ruines haussmanniennes, prussiennes et communardes et que cela a laissé des traces considérables à la fois dans le discours, dans les représentations et dans les pratiques urbaines. Plus que tout, on comprend qu'à la suite de ces trois décennies, il ne fut plus possible de dire, d'écrire, de penser et de vivre Paris comme on le faisait auparavant. Éric Fournier décortique les diverses phases de ces trente années pivot. Son analyse est inédite dans le champ d'investigation pourtant sursaturé des transformations de Paris au XIX^e siècle. En dépit de la somme des textes qui s'intitulent « Paris démoli » ou « Les ruines de Paris », la grande majorité des critiques survolent la période ruiniste pour procéder à une comparaison de type « avant-après », à la manière elliptique des publicitaires. Pour bon nombre d'entre eux, les ruines, qu'elles soient haussmanniennes, prussiennes ou communardes, sont dénuées d'implications sociohistoriques et n'appellent pas une analyse approfondie ; elles font strictement office de solution de continuité dans le grand récit urbain de la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour Fournier, à l'inverse, les ruines modernes font signe.

S'appropriation de la ville : une lutte discursive

La plupart des commentateurs urbains s'accordent aujourd'hui sur l'idée que la ville n'appartient plus de fait aux citadins qui l'habitent (si cela a déjà été le cas), qu'il faut, à la manière d'un courtisan acharné, lutter ou ruser pour la posséder. La première partie de *Paris en ruines*, « Les pratiques de la destruction », est consacrée à l'analyse du « langage urbain » par l'apprentissage duquel peut se faire l'appropriation de la ville. Ce terme conceptuel, ouvertement repris à Michel de Certeau, est employé de diverses manières par Fournier (il est tour à tour le synonyme de « ville », le discours qui l'énonce et la série d'usages de ceux qui souhaitent y inscrire leur présence), ce qui n'est pas des plus heureux pour la clarté de son argumentation. Il ne demeure pas moins que, si le concept théorique à la base du projet est un peu vague, Fournier élabore une habile analyse discursive. Retraçant brièvement mais judicieusement les hauts et moins

hauts faits de l'haussmannisation, il met en parallèle des épisodes historiques et des représentations littéraires ou iconographiques ; il compare les chiffres (dates, pourcentages, etc.) et les mots des contemporains afin de faire la part des choses parmi ces données archivées souvent contradictoires. Ainsi, le relevé des obus lancés par les Prussiens sur Paris au cours de janvier 1871 est saisissant : « *Si l'on se contente de cette abondance de chiffres, la vision d'un Paris détruit, mutilé par le bombardement pourrait prendre forme.* » Pourtant, des fanfarons ne manquent pas de répéter dans tous les quotidiens parisiens que les « *dragées du père Krupp* » atteignent rarement leurs cibles et qu'il en résulte surtout un désagrément sonore. Fournier nuance ou conteste les idées reçues de l'époque qui ont parfois persisté dans le discours de maints historiens récents. De cette manière, à partir des travaux de Pierre Pinon et de Florence Bourillon et à l'aide notamment de données démographiques contemporaines, il infirme la thèse fort répandue selon laquelle la mixité sociale aurait disparu à la suite du grand bouleversement haussmannien : « *Seulement 20 à 30 % de la population déménagent, pour des quartiers voisins dans la plupart des cas.* »

Une partie considérable de son analyse est constituée de rapprochements entre la politique impériale et ses reprises — positives ou négatives — dans les divers discours de et sur Paris. L'idéologue « *Paris capitale du monde* », « *capitale des capitales* » selon le fondement de la *doxa* bonapartiste, devient peu à peu « *caravansérail* » chez les littéraires. Comparativement à une pléiade d'historiens qui se contentent de juxtaposer des faits et d'en tirer des conclusions, Fournier est novateur dans sa façon d'évoquer de façon parallèle des faits et des discours, d'associer des chapitres intitulés « *Le siège versaillais et la mise en œuvre de la destruction de Paris* », « *La colonne Vendôme et l'hôtel Thiers* », « *L'explosion de la poudrière de l'avenue Rapp* », ou « *Les conditions météorologiques* » à d'autres qui présentent « *Les destructions vues par les versaillais* », « *Les motivations des incendiaires* », « *Ceux qui assument* » ou « *Ceux qui nient* ». Dans la perspective qui nous occupe pour le présent dossier, il aurait été cependant plus stimulant de faire dialoguer entre eux des discours. À partir d'un sujet communément discuté (la pauvreté, l'insalubrité de certains lieux parisiens, etc.), le discours impérial (discours et ouvrages de Louis-Napoléon III — *L'extinction du paupérisme* et *Les idées napoléoniennes* — *Mémoires* de Haussmann, auxquels Fournier aurait pu avoir recours plus fréquemment, etc.) aurait pu être confronté aux discours littéraires et aux témoignages du Second Empire, voire idéalement à la somme de ce qui constitue le « *discours social* » (Angenot) de cette époque. Fournier aurait développé une analyse intersémiotique qui aurait été à la fois plus révélatrice de l'état du discours de

l'époque et qui aurait moins prêté flanc à la critique réductionniste, de la part d'historiens et d'analystes du discours possiblement outrés de voir leur objet de spécialisation inclus dans la masse hétérogène des éléments réunis par l'argumentation de *Paris en ruines* (l'historien risque en effet de rencontrer l'opposition d'éminents hugoliens et zoliens, qui se sont attribués le monopole de sujets tels que « *la misère chez Hugo* » ou « *les démolisseurs chez Zola* », ou de s'attirer les foudres de grands exégètes de la « *semaine sanglante* »).

Cela amène Fournier à poser cette question cruciale : le thème de la destruction de Paris a-t-il été épuisé avant sa réalisation ? Il y répond avec une prudence et une finesse telles qu'un sommaire serait à la fois impraticable et injuste pour toutes les nuances qu'il apporte à ce point fondamental des études sur la capitale française.

Si Fournier est historien, la fréquence avec laquelle il utilise des textes littéraires et l'acuité de l'analyse qu'il en fait sont telles qu'il pourrait aisément être considéré comme un critique littéraire à part entière.

Paris : un caravansérail de discours

Après avoir présenté les principaux enjeux discursifs de la période haussmannienne, Fournier s'attaque au sujet qui l'intéresse principalement : la Commune. Il s'attache à montrer l'évolution de *topoi* qui composent l'« *hégémonie* » discursive propre aux premières décennies de la seconde moitié du XIX^e siècle. Plusieurs motifs discursifs se déplacent dans l'imaginaire social transformé par la « *culture de guerre* » d'abord franco-prussienne puis communarde. Il étudie par exemple la progression moderne du lieu commun qu'est, depuis la fondation de la capitale, la « *destruction de Paris* » : présent dès les premiers « *tableaux* » de la capitale au XVIII^e siècle, réactualisé de façon métaphorique sous Haussmann par les adversaires de ses « *travaux d'embellissement* », il est repris plus concrètement dans les discours antagonistes des communards et des versaillais et, ultimement, dans leurs actes funestes. Cela amène Fournier à poser cette question cruciale : le thème de la destruction de Paris a-t-il été épuisé avant sa réalisation ? Il y répond avec une prudence et une finesse telles qu'un sommaire serait à la fois impraticable et injuste pour toutes les nuances qu'il apporte à ce point fondamental des études sur la capitale française. Dans le même ordre d'idées, il entreprend la « *quête de la genèse du discours versaillais* » dont il trouve les racines dans la culture classique et l'érudition ainsi que dans la culture urbaine de Paris en général. Il procède de semblable manière en s'attachant à commenter « *l'archéologie des strates révolutionnaires parisiennes et de leurs résurgences* » afin de montrer que la Commune est le résultat de l'amplification de pratiques et d'imaginaires antérieurs (barricades, illuminations, etc.) : selon Fournier, la Commune est la somme des révolutions de 1789, de 1830 et, surtout, de 1848, sans compter tous les bouillonnements sociaux moindres qui ont contribué à alimenter le moulin révolutionnaire.

En plus de cette diachronie, l'auteur établit une série de constellations de sens, des « faisceaux » de signifiés synchroniques, à la manière de Benjamin, dans le but de « dénouer le lacis des systèmes de représentation entremêlés ». En 1871, si personne ne sait exactement en quoi cela consiste ou n'en a même jamais entr'aperçu, chacun ne manque pas d'intégrer le « feu grégeois » ou la « machine infernale » dans ses palabres anxigènes ou dans ses envolées victorieuses à l'avance ; qu'il soit communal ou versaillais, l'Autre est toujours Barbare, Bête et/ou Demiurge ; le Paris insurgé n'est plus Paris mais Babylone, Moscou, Saragosse. En se plongeant dans les « visions du monde » communardes et versaillaises, Fournier souligne à quel point ces deux prises de position censément antinomiques sont en fait formées de composantes communes qui sont autant de rouages pour les mécanismes de « circulation des discours ». La *doxa* versaillaise et la « geste révolutionnaire » sont constituées de consensus : « mots de passe » du jour, métaphores en vogue, mythes, etc. Après avoir identifié ces fondements collectifs du discours, l'historien relève et analyse de manière convaincante les tensions entre les deux pôles discursifs et il montre comment ce même conflit se perpétue dans la réécriture de l'histoire. Il s'intéresse à la façon dont les motifs discursifs « s'imposent » au cours des multiples polémiques qui traversent l'imaginaire social de la Commune pendant et, surtout, après les événements.

Un Parisien dans sa ville

Si Fournier est historien, la fréquence avec laquelle il utilise des textes littéraires et l'acuité de l'analyse qu'il en fait sont telles qu'il pourrait aisément être considéré comme un critique littéraire à part entière. De fait, dans le cadre de la deuxième partie de son ouvrage, « Les usages de la ruine », il analyse la poétique des ruines : ses composantes ; sa réception ; sa « raison d'être » contextuelle ; sa banalisation ; sa survivance. À partir de quoi il tire deux hypothèses.

D'une part, l'historien-critique littéraire met au jour des pratiques divergentes de l'espace qui ont essentiellement trait à l'appartenance sociale et à la culture des individus. Fournier conçoit la « géographie sensible de Paris » comme un « espace de confrontation entre des groupes sociaux ». Tout au long de son ouvrage et particulièrement dans la section intitulée « Du topos littéraire à la pratique », il dissèque les pratiques et postures des visiteurs des ruines. Il remarque avec humour la tendance générale des écrivains et écrivains érudits à « donner l'illusion, dans l'espace de l'écrit, qu'[ils] réussissent à perpétuer la posture littéraire [romantique de contemplation nostalgique], ce qui est hautement improbable », vu le nombre croissant de touristes insoucieux, parisiens, français et étrangers, qui envahissent la ville mutilée, lunettes d'approche, chaises pliantes et plan de Paris en main. Comme certaines phases des multiples débats sur la conservation du patrimoine urbain le montrent, la population française fait généralement preuve d'une indifférence féroce et ne voit dans les vestiges du passé parisien qu'une nouvelle source de divertissement. En réponse à cela, les écrivains qui ont à cœur l'éducation de leurs concitoyens — Hugo en tête — opèrent un transfert du motif des ruines parisiennes qui, d'objet de contemplation romantico-érudite, devient « procédé pédagogique ».

À la suite des transformations successives de la capitale française s'élabore d'autre part une série de mémoires et de contre-mémoires de l'espace parisien. Analyser la survivance poétique des ruines conduit Fournier à l'étude de la « bataille de la postérité » mémorielle qui s'est jouée sur le terrain symbolique de Paris. Cette conception de la remémoration comme activité à la fois narratrice, esthétique et politique et de la mémoire collective comme hétérogène et plurielle rappelle certaines thèses du *Berlin chantiers* de Régine Robin. Fournier jette une lumière

nouvelle sur la polémique de l'Hôtel de Ville, détruit par les incendies de 1871, et dont les ruines, comme tant d'autres, sont l'objet du tiraillement mémoriel entre les deux camps du conflit. Les versaillais « s'étonnent que les flammes aient détruit [les] propres lieux de mémoire supposés » des communalards ; ils tiennent le bâtiment officiel pour le symbole des idéaux révolutionnaires à l'origine de la Commune. Or, sa destruction ne peut être compréhensible que si l'on retourne aux discours des communalards, au moment des événements et après coup, qui considèrent pratiquement tous l'Hôtel de Ville « comme l'espace de toutes les trahisons, des duperies, des massacres et des manipulations », comme le lieu qui vit la République se plier sous la force du Pouvoir, qui ouvrit la porte aux désillusions les plus poignantes.

Fournier sociocriticien ?

S'il décrit toujours clairement ses ambitions heuristiques et sa méthodologie, Fournier n'élabore pas à proprement parler de théorie. Il convoque un personnel référentiel très restreint : Michel de Certeau, Pierre Citron, Alain Corbin et Philippe Hamon sont au premier rang des renvois théoriques, mais Hans Robert Jauss est absent lorsque l'historien traite de « réception littéraire » et le nom de Jérôme Meizoz ne précède jamais ses analyses de « postures littéraires ». Il n'empêche, lorsqu'un chercheur en sociocritique des textes lit le *Paris* de Fournier, il ne peut qu'être ravi d'y rencontrer plusieurs éléments conceptuels relatifs aux intérêts de recherche qui l'animent. En plus de l'analyse du discours qui est au cœur du projet de Fournier, une grande partie des présupposés théoriques qui fondent sa démarche recoupe la théorie de l'« imaginaire social », notamment en ce qui concerne « son lien avec le concept de représentation ; sa différence, mais sa liaison avec la réalité sociale ; sa polémique ; ses modes de sémiotisation » (Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire*, 2008).

Bien que l'ouvrage d'Éric Fournier comporte son lot de maladresses scripturales (métaphores ampoulées, justification parfois abusive de la structure de son propos, répétitions souvent inutiles), il demeure extrêmement stimulant pour tout chercheur, sociocriticien ou non, s'intéressant au rapport entre la ville et la littérature, en ce qui concerne le Paris du XIX^e siècle ou non. L'« attitude empathique mais critique » que l'historien adopte avec rigueur, intuition et prudence ne manquera pas de revitaliser un champ d'investigation qui en avait bien besoin. ●